



Nicolas de Staël, l'éblouissement du Sud

L'Hôtel de Caumont expose les toiles peintes en Provence par Nicolas de Staël. Un accrochage conçu avec la complicité du fils et de la petite-fille du peintre.

Nicolas de Staël en Provence
*Hôtel de Caumont,
Aix-en-Provence*

Aix-en-Provence
De notre envoyée spéciale

Au printemps 1953, un tournant s'amorce dans la carrière de Nicolas de Staël. À la veille de ses 40 ans, le peintre vient enfin de rencontrer le succès en exposant à New York dans la galerie Knoedler. Le marchand Paul Rosenberg lui offre alors un contrat d'exclusivité, et lui commande des toiles pour une nouvelle exposition new-yorkaise, prévue en février 1954. De retour en France, Nicolas de Staël choisit de partir s'installer en Provence dans cette « lumière tout simplement fulgurante », si chère à son ami René Char. Il y restera une année, livrant quelque 250 toiles et presque autant de dessins, dont une riche sélection illumine au-

jourd'hui les cimaises de l'Hôtel de Caumont à Aix-en-Provence.

Révéle il y a quatre ans seulement, ce coup de foudre avec Jeanne, cet amour qui s'avérera impossible, a éclairé considérablement la frénésie créatrice des dernières années de Nicolas de Staël.

En juillet 1953, Staël loue d'abord à Lagnes (Vaucluse) avec sa famille une ancienne magnanerie et peint dans la grange, entouré d'une « odeur unique de fumier sec agrémenté d'herbages ». Il maçonne au couteau de petits paysages bleutés, certains saisis sur le motif dans des formats de poche, comme des cartes postales. La matière grumeleuse, les formes enlevées en relief rendent l'âpreté



de ses sensations. Staël croit à « l'âme des contours » où percent des éclats de couleurs vives, soigneusement contenus, comme dans ses *Bouquets* aux teintes mastic et sable...

Puis, un jour, tout s'embrase. « *Jeanne est venue vers nous avec des qualités d'harmonie d'une telle vigueur que nous en sommes encore tout éblouis. Quelle fille, la terre en tremble d'émoi* », écrit Nicolas de Staël à René Char le 20 juillet 1953. Révélé il y a quatre ans seulement, par une édition enrichie de la correspondance du peintre, ce coup de foudre, cet amour qui s'avérera impossible, a éclairé considérablement la frénésie créatrice de ses dernières années, jusqu'à son suicide, en 1955, dans la solitude d'Antibes. Mais c'est un autre chapitre...

En août 1953, Staël emmène son épouse, ses trois enfants et la belle Jeanne en camionnette, dans un périple torride jusqu'en Sicile. Il nage autant qu'il peut. Et croque les ruines de Fiesole ou d'Agrigente avec un feutre noir. Mais au retour, les toiles nées de ces dessins vont trahir sa folle passion. Les compositions y dardent leurs

Gustave de Staël et Marie du Bouchet, héritiers passeurs...

La ressemblance du visage est frappante, tout comme la haute stature, pourtant Gustave de Staël, né en avril 1954, n'a guère connu son père, décédé lorsqu'il n'avait qu'un an. « C'est peut-être ainsi plus facile pour moi d'aborder son œuvre », confie ce peintre et commissaire d'expositions, qui voudrait restituer à l'œuvre de celui qu'il appelle pudiquement « Nicolas » « sa part de tendresse ». Il a conçu l'exposition d'Aix sur un mode sensible avec sa nièce, Marie du Bouchet, philosophe, productrice à France Culture, auteure d'une monographie sur Nicolas de Staël (aux Éditions Gallimard), et coordinatrice du Comité Nicolas-de-Staël. L'accrochage rassemble 71 peintures et une vingtaine de dessins, avec de nombreux prêts de musées étrangers et de collections privées dont, bien sûr, celles des descendants.

diagonales sur un point de perspective unique, aigu comme son désir. La palette flamboie avec une chaleur inédite. Sous des ciels carmin ou violacés, la terre brûle d'un jaune aveuglant. Des couleurs pures, découpées en aplats, qui empruntent aux papiers découpés de Matisse. On les retrouve ailleurs, dans la grande *Nature morte* aux étagères (1), où des îlots

orangés flottent sur un bleu paradisiaque.

À l'automne, Staël quitte Lagnes pour acheter un castellet à Ménerbes, perché sur un nid d'aigle, dominant la Provence. Jeanne pose alors pour lui. Naissent des nus somptueux, puissamment construits, que l'accrochage subtilement rapproche des peintures de montagnes et de ciels. « Tu me

mets toi dans une espèce de délire, j'ai fait en une nuit de détresse, une après-midi et au retour de Marseille les plus beaux tableaux de ma vie. Merci mon amour », écrit l'artiste à sa muse.

La pression de ses marchands, Paul Rosenberg à New York, Jacques Dubourg à Paris, ajoute à son emballement. Non sans nuits d'effroi, lisibles dans certaines toiles de Sicile, sombres comme des tragédies antiques. « *Je souffre d'une solitude atroce* », « *Je suis dans un brouillard constant ne sachant où aller, que faire* », avoue le peintre à sa femme Françoise, rentrée à Paris avec leurs trois enfants.

Un jour de 1953, il peindra sur un de ses petits formats fétiches le soleil de face, dans un halo aveuglant. On ne saurait mieux résumer la splendeur de cette année provençale, qui finit par lui brûler les ailes...

Sabine Gignoux

Jusqu'au 23 septembre.

Rens. : 04.42.20.70.01.

ou www.caumont-centredart.com

(1) Malheureusement abîmée par le vernis d'une pierre restauration



**Le Soleil, peint par Nicolas
de Staël en 1953.**

Adagp, Paris, 2018/Jean-Louis Losi